



NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI



Benjamin Grossmann veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver, lui qui compte parmi les dirigeants de BeCurrent, une de ces fameuses plateformes américaines qui diffusent des séries à des millions d'abonnés. L'imprévu fait pourtant irruption un soir, banalement: son téléphone disparaît dans un bar-tabac de Belleville, au moment où un gamin en survêt le bouscule. Une poursuite s'engage jusqu'au bord du canal Saint-Martin, suivie d'une altercation inutile. Tout pourrait s'arrêter là, mais, le lendemain, une vidéo prise à la dérobée par une lycéenne fait le tour des réseaux sociaux. Elle montre, sur le quai, le corps sans vie de l'adolescent, bousculé par une policière en intervention. Ces images seront l'élément déclencheur d'une spirale de violence dont personne ne sortira indemne, ni Benjamin Grossmann, en prise avec une incertitude grandissante, ni la jeune flic à la discipline exemplaire, ni la voleuse d'images solitaire, ni les jeunes des cités, ni les flics, ni les mères de famille, ni les travailleurs au noir chinois, ni le prédicateur médiatique, ni même la candidate en campagne pour la mairie. Tous captifs de l'arène, l'étincelle fortuite.

Négar Djavadi déploie une fiction vaste et fascinante, ancrée dans une ville gagnée par la peur, la confusion et l'absurdité.

NÉGAR DJAVADI est romancière et scénariste. Elle a publié un premier roman, *Désorientale* (2016), unanimement salué par la critique, véritable succès de librairie, traduit en une dizaine de langues.

Négar Djavadi

Arène



Liana Levi

Note de l'auteur

Toutes celles et tous ceux qui connaissent Paris, surtout son secteur Est, se rendront compte que j'ai pris certaines libertés dans la description des lieux et avec les particularités géographiques des quartiers. Il y a délibérément des inventions, des modifications, des ajustements. L'effet de réalisme ne devrait pas faire oublier que ces endroits sont à considérer comme partie intégrante d'une fiction. Tout comme les personnages qui y évoluent. De fait, selon la formule consacrée, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé, etc., etc.

prélude

C'est la fin qui est le pire, non, c'est le commencement
qui est le pire, puis le milieu, puis la fin, à la fin c'est la
fin qui est le pire [...].

Samuel Beckett, *L'Innommable*

Si sa mère n'avait pas poussé la porte de sa chambre en hurlant, il ne serait jamais sorti. Trois jours que t'es là Allongé sur ce lit comme un mollusque à regarder le plafond et à me laisser tout faire Ta petite sœur a encore de la fièvre J'ai laissé les draps à sécher à la laverie depuis ce matin Je t'ai dit d'aller les chercher Je te l'ai dit ou pas? Hein? Depuis ce matin! JE TE L'AI DIT OU PAS?

Il s'était levé avant qu'elle ne se mette à pleurer de fatigue ou de frustration, comme elle le faisait toujours, écrasée par le poids d'une vie qui allait sans cesse de travers. Trois gamins à élever seule, plus le boulot à la cantine scolaire, plus le manque de place, l'humidité collée aux murs, les fissures, la fuite du radiateur, les crises d'asthme, l'eczéma. Personne ne lui avait demandé d'en faire trois, mais c'était arrivé. Pour autant, elle n'était pas devenue plus visible. Maintenant, à trente-sept ans, la jauge était pleine, sa patience avait définitivement fichu le camp avec le reste.

Tout ça, il le savait. Depuis qu'il était môme, il le savait. Il observait sa mère à un point, elle était incapable de l'imaginer. Et il faisait de son mieux pour la soulager. Elle le reconnaissait parfois, surtout devant les voisines, avec un sourire réjoui qui transformait ses yeux en deux fentes

lumineuses. Ça y est J'ai enfin un homme à la maison ! gloussait-elle en le regardant de côté. Seize ans, et au moins dix centimètres de plus qu'elle. Qui sait, peut-être qu'elle l'avait élevé pour ça, pour que lui au moins prenne soin d'elle, pas comme les deux famblards qui l'avaient engrossée et bye bye. En tout cas, oui, il faisait de son mieux. Aller chercher le petit frère à l'école, emmener la petite sœur chez le pédiatre, monter le lit superposé, déboucher l'évier. Quand il lui avait dit qu'il se chargerait aussi des courses et des factures – Je paierai, m'man, t'occupe plus de ça – elle n'avait rien dit. Aucune question.

Lui non plus n'avait pas posé de question quand Rotor lui avait tendu les clefs du scooter avec ses doigts gros comme des saucisses. Il avait juste senti son cœur déchirer sa poitrine, l'adrénaline brûler son bas-ventre. Il y était putain, il y était !

– Tiens ! Toi tu conduis, OK ?

– Grave ! avait-il répondu, attrapant les clefs qui se balançaient dans l'air.

– Et toi (Rotor s'était tourné vers Diz), tu te cales derrière lui, t'attends d'arriver à son niveau et tu lui enfonces le surin dans le bide... Ho, je te parle !

De toute façon, il n'y avait aucune question à poser. C'était le match retour après le baroud d'il y a deux semaines rue des Chauffourniers. Ce coup-ci, c'était leur tour. Cité Rouge contre Grange-aux-Belles. Lui s'en fiche de toutes ces histoires de bandes, de gangs, ou quelle que soit la case où on les enferme juste parce qu'ils occupent le bitume. Il parie que personne ne se souvient comment ça a commencé. Le territoire, la came, la came, le territoire. Ça se trouve, il n'était même pas né. Tant que tu te tiens à l'extérieur, tu ne vois rien. Tu te balades dans le coin, tu regardes autour de toi, des arbres, des boutiques, des restos, un Naturalia, et tu crois que tout va bien. Mais ça peut vite virer Chicago si tu

prends le temps de t'attarder, et d'ouvrir vraiment les yeux. Surtout quand la nuit tombe. Il pense souvent à l'exposé sur le quartier réalisé par toute sa classe de troisième. Son quartier, à cheval sur quatre arrondissements de Paris: X^e, XI^e, XIX^e, XX^e. 70 % de cités. 43 % de foyers non imposables. 25 % de la population sous le seuil de pauvreté. Et aucune communauté n'est épargnée, Blancs, Noirs, Juifs, Arabes, Chinois, Indiens, Sri-Lankais, Caribéens, tous ont leur misère à gérer. Et c'était censé expliquer les tunnels de contrariétés et de violences qu'ils traversaient tous les jours. L'odeur de la pisserie dans la cour. Les ascenseurs en panne pendant des mois. Les cafards qui couinent dans les murs. Les ivrognes échoués sur le trottoir. Les seringues près des poubelles. La castagne. La peur. La solitude.

En tout cas, tout ce qu'il sait, c'est qu'ici c'est chez lui. C'est même sa seule certitude dans la vie. Pas seulement son quartier. Mais son pays. Son Royaume et sa Cage. Il a été au Louvre, à la tour Eiffel, au Jardin du Luxembourg, aux Invalides, aux théâtres, aux concerts, mais en scolaire. Sinon, il ne bouge pas. Pour quoi faire?

Avant de sortir de l'appartement, il a jeté un dernier regard à sa mère en train de verser des pâtes cuisson trois minutes dans la passoire. Il a observé son visage disparaître derrière la vapeur d'eau et s'est dit: elle va se retourner, capter que j'ai la frousse et me demander de rester.

Mais non. Elle était furax et quand elle est furax, elle ne capte plus rien. T'attends quoi là. Vas-y. Va les chercher! Ce soir, elle était obsédée par ses draps. Ils étaient sans doute déjà chourés, ses saloperies de draps. Il avait vu des gens défoncer le distributeur de la laverie pour cinq grammes de poudre à lessive à 1 euro. Alors des draps!

Nom de dieu Gabriel VAS-Y!

Et il y est allé.

Il hésite avant de tirer la porte de l'immeuble qui ouvre sur la cour. Il pense qu'il pourrait rester là un moment, dans la cage d'escalier, puis revenir et lui annoncer ce à quoi elle devait s'attendre de toute façon. Tu vois, on les a volés mes draps! Je te l'ai dit ou pas d'y aller ce matin, Gabriel? OUI OU NON?

Et demain?

Il ne pourra pas rester calfeutré toute sa vie.

La peur a toujours été là, une poche à l'intérieur de son ventre. Il savait qu'un jour ou l'autre elle éclaterait pour déverser son poison dans ses veines. Ils le savent tous, même s'ils font semblant. Ça ne l'a pas empêché de prendre les clés du scooter. Toi tu conduis, a dit Rotor. Et c'est ce qu'il a fait. Sauf que ça s'est mal vissé dès le départ. Le gars n'était pas seul. Son petit frère était avec lui et les a identifiés malgré le casque. Ils n'auraient jamais dû s'approcher et le planter. Il aurait dû bifurquer fissa et expliquer le souci à Rotor. Résultat: les crevures de la Grange-aux-Belles ont donné Diz aux flics. Arrêté le lendemain soir pour meurtre. Mais pas lui. Lui, ils se le réservaient. Il faut bien continuer la chaîne des règlements de comptes, pas vrai? Question de respect et d'honneur. Et surtout de pouvoir. En plus, il les connaît tous, toute leur bande, il a grandi avec eux avant que sa mère, après des années à faire le pied de grue à la mairie, n'obtienne ce logement et qu'ils déménagent. Même école, même centre de loisirs, même dimanche après-midi au stade de la rue Albert-Camus à jouer au foot avec un ballon acheté au Paki du boulevard de la Villette.

Il balaie la cour du regard, vigilant comme un animal aux aguets. Elle est sombre, silencieuse. Rien d'inquiétant. Une odeur de ragoût tiède flotte dans l'air. Il mangerait bien un bon plat en sauce, chaude, épaisse. Avec de l'aubergine, tiens. Il n'a mangé qu'une fois de l'aubergine, mais a adoré.

Il avance lentement. Un pas après l'autre. Imposants et massifs, des blocs d'immeubles alignés au moins sur trois cents mètres le dominant de chaque côté. La Cité Rouge. 430 logements HBM. Déjà en 1930, quand elle a été construite, le maître mot était « économie ». Des briques rouges assemblées avec la même austérité que des planchettes de Kapla, suffisamment solides pour entasser des familles à l'intérieur jusqu'à la fin des temps. Il paraît que l'architecte qui l'a conçue est parti à la retraite en plein milieu des travaux, c'est dire comme elle est née sous un bon augure, cette cité ! N'empêche, il fut un temps où ses pieds allaient crânement sur ce sol. Juste cinq jours plus tôt, en fait, mais ça paraît un siècle !

La cour est si calme qu'il entend son cœur cogner contre sa cage thoracique comme s'il espérait qu'on lui ouvre la porte pour s'enfuir. Une mince pellicule de sueur couvre la racine de ses cheveux. Fait-il étonnamment chaud pour une fin janvier ou bien est-ce lui qui brûle de l'intérieur ?

Tandis qu'il atteint les grilles de l'entrée, il s'imagine aller jusqu'à la laverie vérifier que les draps ont bien été volés, puis pousser jusqu'au snack pizza de l'autre côté de l'avenue, s'acheter une part de Margarita et taper la discute avec Atil, le vendeur. Il a soudain envie d'appuyer sur la touche play et que sa vie redémarre. Une Margarita avec un supplément de fromage, tiens, et un Coca rempli de glaçons. Il s'était promis qu'un jour il achèterait le snack et le transformerait en salon de coiffure. Il avait même commencé à mettre de l'argent de côté avant d'emmener son petit frère et ses potes fêter ses dix ans au laser game.

Au moment où il se dit qu'il ferait mieux d'éviter de passer devant le local à poubelles, c'est déjà trop tard. Un bras s'enroule autour de sa nuque et le tire en arrière. Une lame lui transperce le dos, à lui couper le souffle. Et d'un coup, le monde tourne à l'envers.

Ils sont deux sur lui. Un qui écrase son visage avec sa chaussure pour l'empêcher de crier et l'autre qui l'achève... Il croit reconnaître l'odeur de Malik, une odeur de survêt mouillé. Un autre est planqué dans la cour à faire le chouf. Obligé. Au bout de huit coups de lame, la douleur l'accapare et il perd le compte.

Maintenant, il les aperçoit à travers la fente humide de son œil gauche. Des silhouettes floues en train de tracer vers les grilles d'entrée de la cité. Sweat-shirts. Capuches sur la tête. Sigle argenté de Nike dans le dos. Tous les trois Ou bien un seul, et c'est lui qui voit triple. Ses anciens potes La petite cour de l'école Vicq d'Azir Les bonbons à la boulangerie Les parties de basket dans le square Juliette-Dodu

Il cherche à appeler au secours, mais n'y arrive pas. Tout son corps semble s'enfoncer dans un liquide épais. Il ne veut pas savoir ce que c'est. Il essaie de rouler sur le côté, s'accrocher à une poubelle pour se relever, mais sa chair se détache par paquets. La douleur lance des flammes autour de lui. Son cerveau se referme Plus la peine de résister. En un sens, il est soulagé. Ça y est. C'est arrivé. À part sa mère, plus rien ne l'inquiète. Elle devra se débrouiller seule, et surtout surveiller le petit frère, pour qu'il ne disparaisse pas lui aussi, victime de la malédiction qui frappe tous les hommes qui l'approchent. Mais qui sait, peut-être qu'il reviendra, comme la fille dans la série *Another Us*. Il reviendra juste pour elle, pour la protéger. Peut-être que la fin n'existe pas. De toute façon, quelqu'un d'autre mourra bientôt, parce qu'il sera vengé à son tour, il n'y a pas d'autre issue, il le

moderato

Toutes les histoires commencent là, à l'intersection de ce que nous attendons du réel, et de ce que le réel nous offre vraiment.

Benjamin Grossmann

– Note prise dans son téléphone

I

COLLISION

1

Le mois de février entre dans sa dernière semaine, et pourtant, depuis son retour de Los Angeles à la mi-décembre, il n'est toujours pas passé voir sa mère, se contentant de l'appeler une fois par semaine. « Une fois par semaine me paraît bien, tu ne trouves pas ? » avait suggéré Cathie, seize ans auparavant, quand il était parti vivre sa vie.

Encore aujourd'hui, malgré un emploi du temps surchargé, les rendez-vous à rallonge, les voyages, les décalages horaires, il continue à respecter ce qu'il considère comme un deal raisonnable. Donner des nouvelles, échanger quelques phrases d'une banalité rassurante, je t'aime mon chéri, moi aussi maman, et raccrocher. De temps en temps, quand le stress écrase sa poitrine enserrée dans une de ses chemises en popeline unie blanche achetées par lot de dix chez Figart, il se permet un petit coup de fil supplémentaire, sous un prétexte bidon, parce que la voix franche de Cathie a le don de le connecter à une réalité plus réelle que celle dans laquelle il évolue chaque jour.

Ceci étant, depuis quelques mois, il a l'impression étrange que sa mère ne s'intéresse plus vraiment à lui. Il lui semble, peut-être à tort, qu'elle évite délibérément de l'interroger sur son travail, et quand il prend l'initiative d'en parler, elle se débrouille pour couper court à leur conversation, et racroche. Sinon, comment interpréter son silence alors qu'il s'était dépêché de lui mailer son interview parue dans *Le Film français* début juin, quelques jours après sa nomination chez BeCurrent? Le titre... Rien que le titre! «C'est finalement Benjamin Grossmann, ex-Atlantis TV, que BeCurrent a choisi en tant que responsable du développement de la branche France.» *Finalemnt... A choisi...* Lui, Benjamin Grossmann. Bientôt trente-cinq ans. Un mètre quatre-vingt-six pour quatre-vingt-cinq kilos. Visage agréable. Sorti du rang des anonymes pour rejoindre le nouveau Géant du Flux, le Prince de l'Entertainment aux 106 millions d'abonnés dans le monde. Comment expliquer qu'elle n'ait jamais demandé ce qu'il fabriquait à Los Angeles? Où passait-il ses soirées? Qui fréquentait-il? Sur quel projet travaillait-il? Alors que le Tout-Paris l'avait inondé de messages et de mails pour le savoir.

Combien sont-ils dans le monde... 2000... 3000... à avoir obtenu leur ticket d'entrée pour le nouvel Eldorado du divertissement que représentent les plateformes? Même les Obama avaient raccroché leur wagon à la locomotive de la ruée vers l'or avec leur société Higher Ground Productions, destinée à alimenter Netflix, première concurrente de BeCurrent. Pas une journée sans que Benjamin ne sente son cœur gonflé d'adrénaline directement branché sur les pulsations exubérantes de cette nouvelle économie. Ils y sont, nom de dieu! Ils déversent sur l'humanité des torrents d'histoires, des avalanches d'émotions, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, avec une générosité et une efficacité qu'aucun prêcheur, imam, rabbin, gourou, homme

politique n'est capable d'égaliser. Il n'y a plus de limites à ce qu'ils peuvent inventer, créer, diffuser, exporter. À ce qu'ils peuvent faire de ce monde !

Tout à l'heure, peu avant 20 h 30, quand après une longue réunion interne concernant le grand chambardement à venir il a écouté le message de Cathie – « Tu peux venir ce soir s'il te plaît, j'ai quelque chose à te donner » –, il a décidé que c'était là l'occasion de passer enfin un moment avec elle. Prendre le temps de boire un verre, de discuter, puis glisser naturellement vers sa journée type. L'énergie démente avec laquelle il se lève chaque jour, le premier verre d'eau avant même de poser le pied au sol, le cocktail de fruits et légumes préparé par ses soins, la lecture rapide des commentaires sur les réseaux sociaux au sujet des productions BeCurrent, puis... (Non, pas la peine de lui apprendre qu'il s'était mis sérieusement au jogging, lui qui n'avait jamais eu de goût pour le sport ; elle penserait qu'il imite les Américains, ce qui n'est pas totalement vrai, mais serait trop long à expliquer. Pas la peine non plus d'évoquer ce qui se prépare au bureau, surtout s'il veut lui annoncer la grande nouvelle.)

Il aurait pu se rendre à la fête chez Blue Velvet, la petite société de production où il avait débuté en tant que stagiaire. Balader son aura, au firmament depuis sa nomination, au milieu d'une bande d'envieux qui n'auraient pas hésité à se coller à lui, à lui taper sur l'épaule, à vérifier sous son nez si son numéro de portable était bien enregistré dans leur répertoire. D'après ce qu'on lui avait rapporté avec des rires outrés, des « Tu te rends compte ? » et des « On croit rêver ! », certains parmi eux s'étaient demandé s'il n'avait pas obtenu le poste parce qu'il était juif. Il aurait pu les humilier en leur apprenant que Grossmann avec deux « n » était un nom allemand ou suisse. Comme il aurait pu les ignorer et se contenter de faire le paon devant leurs figures (faussement)

ébahies, un verre de vin bon marché à la main. Raconter quelques anecdotes divertissantes, toujours les mêmes, dans lesquelles il tenait modestement le rôle principal aux côtés d'Aaron Sorkin ou de Jenji Kohan... *Aaron et Jenji, eh oui mon vieux!*

Mais il a préféré braver les embouteillages sous une pluie torrentielle, venir à l'autre bout de la ville, dans le X^e arrondissement, et passer la soirée avec Cathie. Pourquoi? Parce que le petit Benji qui guettait le sourire fier de sa maman parcourant son bulletin scolaire est toujours là, quelque part dans ce corps élancé et élégant, aux muscles soigneusement dessinés. Jusque-là, jamais il n'avait songé à se débarrasser de ce gamin chétif et solitaire, fils unique, persuadé que les encouragements et le soutien indéfectible de sa mère lui étaient nécessaires pour atteindre le sommet et toucher un jour le ciel. Pourtant, depuis quelque temps, il se sentait encombré par ce besoin perpétuel de reconnaissance maternelle, d'autant qu'Ariane s'était mise à l'utiliser contre lui dès qu'elle se trouvait à court d'arguments; surtout les soirs d'hiver quand le manque de lumière et la chute des températures avaient tendance à écraser les forces qui les avaient poussés l'un vers l'autre cinq ans auparavant (sauf qu'à l'heure qu'il est, Ariane le pense chez Blue Velvet...).

2

– Attends, Nico, Benji vient d'arriver. Entre, entre. Je suis au téléphone avec Nico. Le père de Nathalie a fait une attaque, ils ont été obligés de partir à Nice. Mais il va bien...

Coincé dans la minuscule entrée de l'appartement de cinquante-quatre mètres carrés, situé au second étage porte droite, son imperméable trempé sur le dos et se fichant

éperdument du sort du père de la voisine qu'il connaît à peine, Benjamin glisse sa clef dans sa poche.

– Il faut vraiment que tu me débarrasses de ça, mon chéri, lui dit Cathie, baissant sa voix de quelques décibels pour ne pas indisposer le voisin.

« Ça » est un carton de déménagement posé sur le sol devant l'ancienne chambre de Benjamin, au bout du petit couloir qui prolonge l'entrée.

– Non, Nico, ne quitte pas... Oui, passe-moi Nathalie... J'ai mis dedans tout ce qui restait de tes affaires. Même le film.

– Le film?!

Cathie hoche la tête – « Oui Nathalie, comment tu vas? » – et repart d'un pas alerte vers le salon poursuivre sa conversation comme si le sort de l'humanité en dépendait.

Tout en passant la main dans la masse de ses cheveux gorgés d'eau pour les recoiffer vers l'arrière, Benjamin la suit des yeux. Elle s'est légèrement voûtée, mais garde son étonnante silhouette d'ancienne championne régionale de handball, un mètre soixante-quinze, une démarche solide, des épaules larges sur lesquelles flotte l'éternelle chemise d'homme aux manches retroussées, prolongée par un jean noir coupe droite. L'accueil de Cathie n'étant pas celui qu'il espérait, Benjamin refuse de céder à l'impression morne – déception? tristesse? – qui d'un coup l'enveloppe. Après tout, il n'a pas eu deux minutes pour répondre à son message et la prévenir de sa venue. Pas dit qu'elle l'attendait.

Tandis que Cathie enchaîne les recommandations à l'intention de son interlocutrice, Benjamin balaye du regard le salon. Chaque fois, il lui paraît plus petit et plus fané que la précédente. Le canapé-lit trois places en toile beige acheté chez Ikea vingt ans plus tôt, le week-end précédant l'arrivée de son correspondant allemand, avec le vieux plaid en

laine rouge plié et posé sur l'accoudoir. Le tapis vaguement oriental au milieu duquel se tient sa mère comme sur une île flottante. La bibliothèque Billy remplie de classiques et de quelques livres politiques achetés avant les élections. Aucune fantaisie, aucune dissonance. Et partout cette propreté tangible, nécessaire consolation face aux aléas de la vie, comme si une langue avait méticuleusement léché chaque surface. Un bouquet de fleurs, acheté sans doute au marché samedi, et une bouteille de vin blanc pleine aux trois quarts trônent sur la table en bois de cèdre. À côté, un verre de cantine, à moitié vide. Un seul. Un court instant, Benjamin se demande s'il n'irait pas à la cuisine en chercher un autre, le remplirait, puis s'installerait sur le canapé dans le but de pousser Cathie à écourter sa discussion. Mais boire du vin alors que, par manque de temps, il n'a rien avalé d'autre de la journée qu'une barre énergisante ne serait pas une bonne idée. En plus, sa lecture récente de *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?* d'Éric Berne l'a mis en garde contre les comportements relevant de l'Enfant capricieux.

Benjamin s'attarde quelques secondes devant son portrait en noir et blanc accroché au mur de l'entrée et photographié par sa mère avec le vieux Pentax ME argentique qui faisait un bruit de machine à coudre à chaque déclenchement. Le visage mal dégrossi de l'adolescent, témoin du dernier été passé à Saint-Malo chez sa grand-mère maternelle déjà très malade. Puis, il se tourne vers le carton.

Monteuse aux Archives du film, un métier de petite-main, répétitif et usant, Cathie s'était occupée au début des années 1990 de la restauration d'une série de films en décomposition

des frères Lumière. Travail colossal accompli dans le cadre du Projet Lumière lancé par le ministère de la Culture pour les célébrations du premier siècle du cinéma. Une fois les films restaurés, ils étaient tirés sur une pellicule 35 mm standard et vérifiés en projection. Il fallait souvent plusieurs tirages, entrecoupés d'heures d'étalonnage, avant d'obtenir un noir et blanc impeccable, et enfin aboutir à une copie finale exploitable. En fin de journée, les essais intermédiaires étaient emportés à l'incinérateur et détruits.

Benjamin avait onze ans et une bronchite carabinée le matin où Cathie, n'ayant aucun moyen de le faire garder, fut obligée de le tirer du lit, le bourrer de médicaments, l'habiller comme un petit Inuit et l'emmener avec elle vers la forteresse des Archives du film, à Bois-d'Arcy. Une heure et quart plus tard – vingt-cinq minutes de métro dont deux changements, quarante minutes de train au départ de la gare Montparnasse et une dizaine de minutes de marche – elle l'emmitoufla dans une couverture, l'installa sur un fauteuil en simili cuir dans un coin de sa salle de montage, et partit pour une longue séance de visionnage.

En fin de matinée, sentant à nouveau son parfum flotter dans la pièce (*Vol de nuit* de Guerlain, son seul luxe, comme elle disait), Benjamin ouvrit ses paupières alourdies par la fièvre: dos à lui, la silhouette mouvante de sa mère débobinant plusieurs tirages, probablement proches de la perfection, dans un grand bac. Un son sifflant, semblable à la pale d'un hélicoptère en action, emplissait l'atmosphère. Une fois débarrassée des films, Cathie se pencha au-dessus de son fils, posa une main tendre sur son front brûlant, lui murmura quelques mots d'amour, et fila en salle de projection s'entretenir avec l'étalonneur au sujet des dernières modifications à apporter à la copie finale. À cette époque, débordante de vitalité et d'optimisme, Cathie s'emparait de

l'air, virevoltait dans l'espace et donnait vie à tout ce qu'elle touchait. Du moins, c'est ce que Benjamin ressentait.

Fasciné par les bandes noires en 35 mm qui, emmêlées tels des spaghettis géants à l'encre de seiche, débordaient du grand bac, Benjamin tendit la main pour les effleurer. *Un film des frères Lumière... les frères Lumière!* Ému tout autant par les prestigieux inventeurs du cinématographe que par la surface lisse en polyester qui glissait entre ses doigts, il prit la décision délirante d'en sauver au moins un de la destruction. Il se redressa péniblement, but une gorgée d'eau et attendit que sa respiration se calmât. Une fois ses forces rassemblées, il repoussa la couverture et se mit debout. Dans sa précipitation chancelante, son excitation et sa panique, il tira au hasard l'une des bandes argentiques tire-bouchonnées sur plusieurs mètres. Il savait mieux que personne que ces tirages étaient la propriété exclusive du ministère de la Culture, donc de l'État français, les sortir des Archives du film n'était rien moins qu'un cambriolage. Mais c'était plus fort que lui.

Les jambes tremblantes et le corps engourdi par la maladie, il posa une bobine vide sur l'enrouleuse électrique, glissa l'extrémité de la pellicule dans la fente, puis avança son pied jusqu'à la pédale située sous l'enrouleuse. Précautionneusement, comme Cathie le lui avait appris lors d'une journée de grève dans la fonction publique où, encore une fois, sa garde avait posé problème, il pressa son pied et observa le long ruban de pellicule s'enrouler autour de la bobine. Le film grossit rapidement et au bout de quelques minutes, l'écriture ample de sa mère apparut sur la dernière portion translucide de la bande opérateur: *Port et Vésuve, 1897 – copie 7.*

Pendant des années, le rouleau, protégé dans la petite boîte ronde en métal argenté, était resté caché sous son matelas. Raison pour laquelle il s'était mis à faire son lit

chaque matin et à changer lui-même ses draps. Épatée par ce qu'elle nommait l'«incroyable maturité de Benji», Cathie trouvait toujours le moyen de le mentionner avec un orgueil teinté de modestie. Cet exemple suffisait à démontrer que la mère célibataire qu'elle était, abandonnée avec un fils à charge par un irresponsable, obligée de déménager dans un quartier populaire rempli de dealers et de junkies, n'en avait pas pour autant raté l'éducation.

Le secret de Benjamin s'éventa quelques jours avant l'anniversaire de ses quatorze ans. Réalisant que son gamin avait atteint d'un coup un mètre soixante-quinze, Cathie s'était fait une joie de lui faire la surprise de changer son lit pour un lit plus grand, commandé sur le catalogue de La Redoute.

La découverte du film donna lieu à une dispute qui secoua les murs sur plusieurs étages, la seule de son adolescence globalement sans histoire. Consciente de l'amour de son fils pour le cinéma, d'autant qu'elle se félicitait d'en être à l'origine, Cathie savait pertinemment qu'il n'allait jamais, au grand jamais, vendre *son* frères Lumière et prendre le risque de la mettre professionnellement, et sans doute pénalement, en danger. Mais la pensée d'avoir été dupée et trahie, qui plus est durant tant d'années, lui était si insupportable qu'elle avait eu envie de tout casser. Le monde entier était là pour ça, vous comprenez. Le monde entier était là pour vous duper, vous voler, jusqu'à votre dignité et votre patience ; vous servir toutes sortes de mensonges, de théories fallacieuses, de contre-vérités fourbes. Vous faire avaler que l'amiante n'était responsable d'aucun cancer, que les nuages radioactifs s'accordaient une pause aux frontières avant de faire poliment demi-tour, que les armes de destruction massive poussaient comme des champignons dans les sous-sols du Moyen-Orient. Mais son fils ! Lui avait-elle transmis si peu

de valeurs pour qu'il chipe et mente avant même de savoir s'essuyer correctement le cul ?

Elle avait longuement hésité, mais refusant de balancer le film dans l'une des poubelles débordantes de l'immeuble parquées dans un local délabré – *Seigneur, un frères Lumière!* –, elle le lui avait confisqué, ainsi que sa Nintendo 64.

Jusqu'à cette terrible découverte, Cathie s'imaginait posséder son fils dans toutes ses composantes, son corps, ses humeurs, ses mimiques, ses centres d'intérêt, ses peurs, ses migraines, ses silences. Elle était la Mère, la Créatrice tout autant que la Gardienne. Mais voilà qu'elle était obligée de constater qu'une part de ce garçon lui échappait depuis longtemps (malgré les fêlures apparues sur les parois de sa confiance en lui, elle s'efforçait néanmoins de ne pas faire de lien entre son comportement et les sournoiseries de son ex-mari, ce parasite d'Alexis Grossmann, parti s'installer avec une autre en Bretagne sans se retourner). Qui était vraiment Benjamin ? se surprenait-elle à se demander alors qu'elle passait devant la porte entrouverte de sa petite chambre et l'observait, courbé au-dessus de la planche étroite posée sur deux tréteaux qui lui servait de bureau, en train de faire consciencieusement ses devoirs. Est-ce qu'avec le temps, cette part obscure allait grossir et envahir tout son être ?

4

Jambes bien pliées et abdos contractés pour ne pas tirer sur son dos, Benjamin se penche pour prendre le carton, bien plus lourd que ce qu'il supposait. Il songe à l'enjeu majeur que représentait pour lui la récupération de ce film, bien avant que d'autres enjeux – à commencer par le désir violent de séduire Inès Moaziz, la sœur aînée de son copain

Abdelatif Moaziz – ne s’interposent pour le reléguer d’abord en bas de la liste, avant de l’effacer définitivement.

Il se relève, jette un coup d’œil à la chambre de sept mètres carrés où il a grandi, l’esprit habité par des images nostalgiques de lui couvant son trésor argentique sous l’affiche de *Dead Man* de Jim Jarmusch quémagée à l’ouvreuse du cinéma Bastille. À l’époque, parce qu’il était l’un des rares de sa classe de CM2 de l’école Vicq d’Azir à avoir sa propre chambre, ces sept mètres carrés lui paraissaient aussi vastes et majestueux qu’une suite au Ritz. Abdelatif vivait dans un deux-pièces d’à peine trente mètres carrés avec ses parents et ses deux sœurs. Benjamin l’invitait souvent, poussé par l’association de deux plaisirs contradictoires: celui, honteux, de sentir le voile morne de la jalousie couvrir le regard noir de son ami et celui, sincère, de partager sa chance et ses jouets avec lui.

L’obscurité relative de la chambre, barrée par la raie rouge de l’enseigne du restaurant algérien du rez-de-chaussée accrochée à l’immeuble, lui est si familière qu’il n’a pas besoin de faire d’effort pour remarquer deux faits aussi surprenants qu’intrigants. 1- Le désordre habituel de Cathie qui, après son départ, avait transformé la pièce en une sorte de buanderie-dépotoir, est rassemblé dans un coin et recouvert d’une bâche verte. 2- Un matelas, enveloppé de son vieux sac de couchage orange, a été jeté sous la fenêtre; à sa tête deux paquets de biscuits éventés et une canette de Fanta.

Avant même que des interrogations surgissent dans son esprit et chassent l’étonnement, la voix de Cathie s’élève derrière lui:

– J’ai mis dedans tout ce que j’ai trouvé, tu feras le tri toi-même.

– Quelqu’un dort là?

Il a l’impression, peut-être à tort, qu’elle l’observe avec une attention particulière, comme pour mesurer s’il est

capable d'entendre ce qu'elle s'apprête à lui révéler. Car elle a bien quelque chose à lui révéler, n'est-ce pas? S'il y a un matelas par terre dans une pièce, n'importe quelle pièce de n'importe quel appartement, il n'est pas illogique de penser que quelqu'un dort dessus?

Tout en observant son visage – neuf mois qu'ils ne se sont pas vus alors qu'il lui a offert un iPad avant de partir... alors qu'ils auraient pu faire un Facetime... –, il se demande si elle n'a pas raccourci ses cheveux raides, traversés d'une multitude de fils argentés. D'habitude, ils frôlent ses épaules, alors que là...

– Écoute, j'ai décidé d'accueillir un petit Afghan... Enfin, petit... Il doit avoir dans les quatorze, quinze ans... Amir... Un gamin incroyable, on ne peut pas dire que la vie l'a épargné, celui-là! Il faut de la place pour qu'il puisse ranger ses affaires, du coup j'ai fait le ménage. Figure-toi qu'il s'est mis en tête de peindre sa chambre, peut-être même l'appart, ce qui suppose que...

... *Sa* chambre... Elle a bien dit *SA* chambre?

Benjamin prend une grande inspiration, tente de donner à sa voix un ton neutre, mais des modulations aiguës, accentuées par l'impatience due à la fatigue et à la faim, s'emparent de ses mots.

– Tu as accueilli un Afghan... Ici? Depuis quand?

– Oh là là, je n'en sais rien! Ça doit faire trois, quatre mois...

Ah, ce léger chuintement dès qu'elle veut se débarrasser d'une question! Benjamin cherche quelque chose à répondre, mais Cathie le prend de court.

– Ne fais pas cette tête, je t'en prie. Il ne va pas m'attaquer au milieu de la nuit, tu sais!

Quelle tête? Il faisait quelle tête? On aurait dit qu'elle avait anticipé sa réaction, préparé depuis longtemps sa petite

phrase un peu provoc. Benji va venir, me fixer avec ses yeux ronds, me faire un sermon sur mon inconscience, ma naïveté, mon manque de distance émotionnelle, et je vais lui sortir un truc avec le mot « attaque » dedans et ça va le calmer net. Sauf que Benji est à cent lieues de prédire un fait divers aussi sordide que cliché ! Pour l'instant, il ne peut s'empêcher de faire le lien entre leurs conversations téléphoniques de plus en plus laconiques... *trois, quatre mois...* et le *petit Afghan*. Enfant, chaque fois qu'il rechignait à terminer son assiette, Cathie le ligotait de son regard sévère, clac clac clac, avec un mélange d'impatience et de colère, avant de lui sortir le sempiternel discours sur le petit Africain qui n'a rien dans son assiette. Discours ponctué à intervalles réguliers d'un « Tu te rends compte ? » tranchant qui avait le don de vider Benjamin de sa substance et de le renvoyer à son égoïsme, son ingratitude, sa superficialité. Et maintenant c'était le tour de l'ado afghan, installé dans SA chambre ! Que cherche-t-elle à lui dire avec son rire équivoque ? Qu'il y a des problèmes plus importants que lui sur cette Terre ? Que les gens souffrent tandis que lui se la coule douce sous le soleil du capitalisme ? Comme s'il ne le savait pas. Comme s'il ne passait pas ses journées à chercher, avec un espoir prométhéen, des histoires fortes, denses, émouvantes, puissantes, susceptibles de traduire les tragédies de ce monde.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit...

– Je sais, dit-elle avec une pointe de lassitude dans la voix que Benjamin décide de ne pas relever pour ne pas dévier la conversation.

– Je ne comprends pas, pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?
Voilà le ton juste : sec, sans être nerveux.

– Parce que je ne crois pas que tu sois disponible pour ce genre d'informations, mon chéri.

Cela n'aurait pas dû être blessant d'entendre qu'il n'était pas disponible, il le disait assez souvent lui-même. Et pourtant

ça l'était. Un coup dans le cœur, avec en son centre le dard d'un reproche indicible qu'il se dépêche de traduire par : « En fait, tu ne m'appelles que pour me parler de toi et tes réussites, Benjamin. »

Très bien! Parfait! Si c'est ce qu'elle pense! Lui n'était pas venu – une heure dix dans les embouteillages! – pour se faire ficeler dans des nœuds de jugements ni pour rester debout sous cette lumière déprimante, à ressentir ce qu'il ressent sans parvenir à le définir. Colère, dépit, sentiment d'exclusion... Quel qu'en soit le nom, voilà que ça remonte en flèche dans ses mâchoires. Les contracte. Les réchauffe. Dieu qu'il déteste ça! Il n'aurait jamais dû venir, pas après une journée comme la sienne, pas le ventre vide. Chaque jour, il apprend un peu plus à se contrôler, à maîtriser les accélérations aléatoires de ses nerfs, à dépasser l'émotionnel (son point faible) pour atteindre le factuel... et... et... Et c'est ce qu'il va faire. Maintenant. Sortir d'ici, son carton sous le bras.

– Tu veux que je te rende la clef?

– Oui, je veux bien. J'ai voulu refaire un autre jeu, mais ce genre de serrure...

La fin de la phrase de Cathie est masquée par l'essaim d'émotions qui bourdonne dans les oreilles de Benjamin. Et le bruit exaspérant de cette satanée clef accrochée à celle de sa voiture au fond de la poche de son imperméable. Il remue, tire... le carton en équilibre sur le bras gauche. C'est de sa faute. Il aurait dû la débarrasser de ses affaires des années plus tôt, tourner la page lui-même; il avait eu mille fois l'occasion. Enfin, il extirpe la clef. Il pense enlever le porte-clefs mexicain en forme de tête de mort colorée, acheté l'été de son entrée en cinquième dans un vide-grenier du quartier, mais c'est trop compliqué. Sans parler de ce que cela montrerait de lui. Sa mesquinerie... son matérialisme...

Il s'avance vers elle – quatre pas –, lui plaque le tout dans sa paume ouverte. Puis se déplace de vingt centimètres et se retrouve la main sur la poignée de la porte.

– Bon, j'y vais!

Sa réaction est disproportionnée. Trop dramatique, trop de pathos, il le sait, mais ne peut plus l'arrêter. Après tout, c'est grâce à ce genre de réaction qu'il a réussi à s'en sortir dans un monde de requins m'as-tu-vu et de fils à papa, lui, le fils d'un régisseur alcoolique et d'une monteuse qui rêvait de Jean-Luc Godard et de Claude Sautet, mais n'est jamais sortie de ses pellicules en charpie.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2020

Couverture: D. Hoch

Photo: © DR

Cette édition électronique du livre *Arène* de Négari Djavadi
a été réalisée en mai 2020 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0309-2)

ISBN ePDF: 979-10-349-0311-5